

A Girl and Her Room

Une adolescence féminine

■ De Brookline aux camps de réfugiés de Chatila, en passant par Boston, Beyrouth, New York ou encore Chicago, la photographe Rania Matar s'est invitée dans la chambre de quelque 300 adolescentes. Son intention: capter sans fausse pudeur, en un cliché, l'univers qui caractérise chacune. L'artiste en a fait une exposition, *A Girl and Her Room*, dont une sélection est présentée à la galerie Janine Rubeiz, jusqu'au 28 avril.

dans leur intimité. «Une intimité semblable à celle que je captais au sein de ma propre famille», songe-t-elle. Alors qu'elle montre ces photos, on lui fait remarquer l'absence d'hommes. «Je me suis aperçue qu'ils ne m'intéressaient pas, avoue-t-elle. Je suis une femme, une mère, ce sont elles qui m'inspirent». La gent féminine, son sujet de prédilection, on le retrouve dans l'exposition *A Girl and Her Room*.

«Ma fille aînée est une adolescente, c'était fascinant de la voir se transformer, de garçon manqué à petite femme, introduit Matar. J'ai commencé à la prendre en photo quand elle était avec ses amies, mais je ne la reconnaissais pas. Entouré d'autres personnes, on a tendance à jouer un jeu, remarque-t-elle. Il fallait que je la photographie seule. Puis j'ai travaillé avec quelques-unes de ses amies. Mais quand on se connaît, il y a une réserve réciproque». Au cours de ses conférences et lectures, elle invite les filles de l'auditoire à travailler avec elle. «Avec des adolescentes anonymes, il n'y a pas d'idées préconçues, il se crée une relation modèle-photographe, explique l'artiste. Je leur ai demandé où elles souhaitaient être photographiées. Elles ont



choisi en majorité leur chambre, un choix parfait pour révéler leur personnalité. Le projet était né et il m'a littéralement passionné».

La photographe décide alors d'arrêter des adolescentes dans la rue pour leur proposer son idée. «N'importe quelle fille a un intérêt à être photographiée. Mais il y a parfois des choses qui ne s'expliquent pas, une attitude, une façon de se mouvoir qui m'attire spécialement chez certaines, ajoute-t-elle. Je savais quelles filles je voulais photographier».



Rania Matar.

Sur la corniche de Raouché, merveilleusement bien placée face à la mer, la galerie Janine Rubeiz accueille l'artiste libano-américaine Rania Matar.

Architecte de formation, c'est en 2000 qu'elle se lance véritablement dans la photographie pour immortaliser le quotidien de ses enfants. Déjà, les clichés ne ressemblent guère à ce que l'on attend des photographies de famille. L'artiste se fait notamment connaître pour son travail dans les camps de réfugiés palestiniens au Liban, un sujet qu'elle aborde à travers les familles et les femmes, en les photographiant





Agenda

Arwa Seifeddine. *Moments from within*.
Peintures.

Jusqu'au 28 avril, à la galerie Agial.

Zohrab. Peintures.

Jusqu'au 5 mai, à la galerie Surface libre.

Hussein Madi. Sculptures.

Jusqu'au 21 avril, à la galerie Aïda Cherrane.

Susperregui. *L'enigme de la déchirure*.

Jusqu'au 12 mai, à la galerie Alice Mogabgab.

Abdallah Katanani. *Sans adresse*.

Jusqu'au 27 avril, à l'Institut français du Liban.

Alfred Tarazi. *The oath*. Peintures.

Jusqu'au 25 avril, à la galerie
The Running Horse.

Hassan Sharif. *1980-2012*. Peintures.

Jusqu'au 21 juillet, à la galerie Sfeir-Semler.

C'est ainsi que Matar fige dans son objectif plus de 300 adolescentes dans leurs chambres. «Je n'étais pas là pour les juger et elles l'ont compris, note-t-elle. Parfois, au-delà des apparences, je me suis rendu compte qu'elles étaient toutes vulnérables. Il faut du temps pour découvrir chaque ado, comprendre comment elle bouge, quels sont ses mouvements naturels, ce n'est pas évident de digérer tous ces éléments». Prendre son temps pour capter l'instant, le moment qui caractérise au mieux son modèle, Rania Matar sait le faire, en les écoutant, les observant. «Parfois, si elles sont crispées, je pose mon appareil photo et je discute avec elles. Là, un geste apparaît; j'ai trouvé ce qu'il me fallait. Je me suis beaucoup intéressée à ce genre de petits détails». Les clichés sont pris au Liban ou aux Etats-Unis. Mais la photographe se défend d'avoir voulu faire un tour du monde des adolescentes.

«C'est un projet très personnel; il me correspond en tant que libano-américaine. Ce sont là mes deux cultures, souligne-t-elle. Je ne voulais pas faire une comparaison. Quoi qu'il en soit, qu'elles vivent au Liban ou aux Etats-Unis, ces adolescentes se trouvent dans la même période de transition. Selon moi, il y a d'ailleurs entre elles plus de similarités que de différences».

Rania Matar travaille déjà sur un autre projet, l'enfant femme, inspiré par sa cadette. En attendant, un livre sur *A Girl and Her Room* devrait bientôt sortir et est actuellement disponible, en avant première, à la galerie Janine Rubeiz. «C'est vraiment extraordinaire de montrer mon exposition au Liban. Certaines de mes modèles sont venues au vernissage. J'étais très anxieuse, je ne sais pas, ça me parle beaucoup, cela signifie quelque chose pour moi, exposer au Liban», conclut-elle. ■ D.D.

